

Marie-Claire Blais, Nicolas Chalifour, Marie-Claude Denys

André Brochu

Numéro 140, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2010). Compte rendu de [Marie-Claire Blais, Nicolas Chalifour, Marie-Claude Denys]. *Lettres québécoises*, (140), 18–19.

☆☆☆ 1/2

Marie-Claire Blais, *Mai au bal des prédateurs*,
Montréal, Boréal, 2010, 330 p., 27,95 \$.

Filles mal aimées, garçons rayonnants

Depuis trente ans, Marie-Claire Blais a délaissé le roman dit traditionnel pour une formule narrative expérimentale, qu'on peut appeler le roman-évocation.

Le roman-évocation consiste, en l'occurrence, à réunir dans une immense superphrase (ici, de 310 pages) des essaims de personnages présentés en alternance, et à suggérer la trajectoire que les individus accomplissent. Cela ne donne pas lieu à une action véritable, puisque les « essaims » restent séparés, et que les personnages échouent à interagir malgré les sentiments qu'ils éprouvent les uns pour les autres. Une telle formule est appropriée à la symbolisation du monde actuel, où les petits miracles (technologiques, par exemple) n'empêchent en rien l'effondrement des protocoles naturels et humains.



MAI ET LES PRÉDATEURS

Le titre du roman peut surprendre. Il met en vedette un personnage plutôt secondaire, la jeune Mai, et un épisode situé tout à fait au début du livre. Épisode d'ailleurs sans consistance ni lendemain. Mai en effet pense (mais sans y assister) à ces bals où les adolescentes de 11 à 16 ans dansent sous l'« effroyable tutelle » de leurs pères en promettant d'être « toujours pures, papa ». Le tout masque d'hypocrisie la nature de « chaste prédateur » associée aux géniteurs (p. 14-15). En fait, ces « bals de la pureté » et de « l'abstinence » (p. 14) sont représentatifs des relations conflictuelles entre père et fille telles qu'elles sont décrites à plusieurs reprises dans le roman, comme si les adolescentes étaient toujours menacées de violences ou de rejet de la part de leur père, souvent divorcé.

DEUX ESSAIMS PRINCIPAUX

Mai n'est nullement au centre de l'essaim où elle évolue. Celui-ci est composé surtout d'adultes, parfois très âgés : Mère (Esther), entourée de parents et d'amis, écrivains, artistes, critiques, musiciens, architectes et autres intellectuels.

Ce groupe alterne, en moyenne toutes les 5 pages, avec celui des garçons qui, le soir, métamorphosés en filles, animent le Saloon Porte du Baiser. Androgynes aimables, ils (elles) sont la réincarnation de Jésus (le secourable Yinn) et de ses disciples. Des amours édifiantes les lient, et les élans de bonheur rejaillissent dans la rue où ils recrutent leur fidèle auditoire. Ce qui, chez un autre romancier, donnerait lieu à des évocations d'orgie devient ici une célébration, à la fois ardente



MARIE-CLAIRE BLAIS

peut toutefois s'interroger sur la possibilité de reconduire, d'un roman à l'autre, une formule qui semble peu ouverte au changement.

et très chastement décrite, de la résistance vitale aux calamités de ce monde. Marie-Claire Blais étonne par sa généralisation de l'homosexualité (« la première liberté d'un homme, c'est qu'il est avant tout un être sexuel d'une totale ambivalence », p. 156), mais n'en est pas moins aux antipodes de l'érotisme cru.

Ce livre exige beaucoup de patience du lecteur qui peine à suivre le fil du discours, ou qui s'attend à une histoire bien ficelée avec solution d'énigme à la clé. Mais il propose une vue des choses qui a son originalité et ses enchantements. On

☆☆☆☆

Nicolas Chalifour, *Vu d'ici tout est petit*,
Montréal, HélioTropé, 2009, 216 p., 21,95 \$.

Une « fameuse » vision des choses!

Est-ce un enfant ? un nain ? un elfe ? un esprit ? ou Peter Pan (avec ses oreilles pointues) ? Impossible d'identifier ce petit être, témoin appliqué de son entourage. Plus que témoin...

Mon titre fait allusion à la Fameuse, une pomme bien délectable. Le héros-narrateur de *Vu d'ici tout est petit* est un grand amateur de pommes. Représentées sur la page couverture, associées à la dédicataire, présentes dans une bonne partie des pages, elles sont l'emblème de tout ce qu'il y a de succulent dans la vie du personnage. Qui, on s'en doute, ne connaît pas que les beaux côtés de la vie.



LE MONDE DES GRANDS

À vrai dire, le narrateur (anonyme) est le spectateur de tout un « petit » monde, le Manoir d'autrefois transformé en hôtel de luxe où se côtoient un personnel nombreux et hiérarchisé ainsi que, bien entendu, des clients fortunés. Assez paradoxalement, la gent hôtelière (serveurs, cuisiniers, femmes de chambre, sous la férule de la gouvernante et de la directrice) n'est pas vue de loin mais de très près, dans ses actes les plus quotidiens. Le récit est presque entièrement constitué de la description des faits et gestes de cette faune, et on cherche en vain une intrigue qui serait à la hauteur de cette minutieuse représentation.



NICOLAS CHALIFOUR

Pourtant, il y en a une, qui court en filigrane et qui se dévoile vers la fin du livre. D'abord, on comprend que, derrière la façade sociale, des relations peu avouables se tissent entre les personnages, et que la prostitution notamment est une activité prisée. Or le petit narrateur, esprit futé s'il en est, intervient discrètement pour semer la zizanie (par exemple, il vole les clés du maître d'hôtel et expose celui-ci aux réprimandes de la directrice). L'une des dernières pages contient l'énumération de toute une collection d'objets ayant appartenu au personnel du Manoir et qui se trouvent maintenant au fond du repaire qu'habite le petit être.

LA VENGEANCE

Le Manoir et ses habitants sont finalement soumis à une dévastation causée par le même narrateur qui veut venger les mauvais traitements infligés à la femme de chambre qu'il aime, mais l'action est racontée de façon minimale. Comme dans tout le reste du livre, le geste est gros mais l'intrigue est filiforme. À cet égard, le livre porte bien son titre : tout est petit — sauf l'inessentiel, qui est affiché en grosses lettres. Il faut être constamment attentif à ce qui se joue entre les évidences.

L'identité du petit être, la nature des actions sont d'autant plus difficiles à déceler que tout le reste, personnages secondaires, lieux, gestes, attitudes, est magnifiquement décrit. C'est ainsi que l'auteur introduit le mystère au cœur même de son récit. Il y a là un défi intéressant, mais qui peut déconcerter. Saluons toutefois le renouvellement du romanesque auquel ce livre, bien de son temps, contribue à sa façon.

Le style, qui a quelque chose d'enfantin, mais aussi d'argotique, voire d'ordurier, comporte une joyeuse bousculade de la syntaxe. Il contribue à créer l'atmosphère énigmatique, à la fois innocente et maléfique.

☆☆ 1/2

Marie-Claude Denys, *Un certain 3 juillet avec Champlain*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Azimuts », 2010, 196 p., 21,95 \$.

Une capitale métissée

Ce qui se présente ici, sous l'étiquette passe-partout de « roman », est bien plutôt un divertissement littéraire, ou mieux encore historique, consacré à la ville de Québec à l'occasion de son 400^e anniversaire.

Divertissement, le livre l'est par son côté enjoué, sans apprêt. Il est constitué essentiellement de conversations entre Marie la narratrice, professeure au secondaire, mère chef de famille, féministe de haut vol, et le

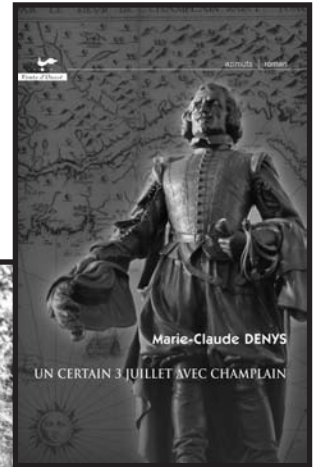
grand Champlain en personne descendu de son socle sur l'invitation de celle-ci. Il y a aussi des interlocuteurs de rencontre.

IDÉOLOGIE ET GAULOISERIE

Sous la bonne humeur se découvre vite une érudition considérable, qui fait sans doute l'intérêt de ce petit livre, et une dimension idéologique. Marie, en effet, se satisfait fort bien du constant métissage qui a fait de Québec ce qu'elle est ; et son prestigieux compagnon, fondateur de ladite ville et témoin de bronze de son développement,



MARIE-CLAUDE DENYS



s'accommode tout aussi bien d'un tel destin. Les batailles du passé n'ont mené qu'à de plaisantes réconciliations, les vaincues ont épousé les séduisants vainqueurs, trouvant sans doute dans ces croisements de races un piment particulier. En fait de piment, Marie est une dégustatrice avertie, elle qui vibre à l'idée des « fesses de fer » que

le viril Champlain exhibe sur son socle (p. 115) !

L'érudition est au service d'une vision non partisane de l'Histoire. Les aperçus concernant toutes sortes de sujets, depuis les incendies qui ont ravagé Québec jusqu'aux créations de brasseries ou aux liens d'amitié indéfectibles entre le duc de Lévis et son adversaire anglais, le futur gouverneur James Murray, permettent une nouvelle compréhension, anecdotique et dédramatisée, de la capitale nationale. Québec n'est-elle pas avant tout la ville du tourisme et de la fête ? D'autres passages, curieusement, sont plus nationalistes.

Comme l'affirme la désarmante Marie, « ce qui est difficile entre l'affirmation de soi et l'intégration de l'autre, c'est l'équilibre » (p. 78). Un de ses interlocuteurs, d'origine irlandaise, dit aussi : « Si on ne sait pas faire taire nos vieilles haines, ça ne vaut pas la peine de s'appeler Nouveau Monde. » (p. 68) Le passé n'est rien, le présent vaut seul qu'on le vive, à condition qu'il ne mette pas en péril la paix et le confort...

MARIE ET LE FONDATEUR

Champlain fait figure de bon bougre, pas du tout mécontent de ce qui arrive au peuple et à la ville qu'il a fondée. Il parle un français un peu vieillot, caractérisé surtout par l'absence de présentatifs : « Le mal de terre [scorbut] était mort si atroce causant grandes douleurs des membres, de ventre, d'estomac et de reins ainsi que courte haleine. » (p. 109) Il en sait long sur Québec, du moins jusqu'en 1898 où, coulé dans le bronze, on l'a installé dos au fleuve sur la terrasse Dufferin. Pour toutes les autres informations, on est redevable à Marie l'omnisciente, qui ne fait guère de différence entre ses élèves et l'illustre fondateur. Elle a vraisemblablement avalé l'impressionnante bibliographie qui couronne le livre. ■